

# entretien avec Fumiyo Ikeda, Alain Platel et Benjamin Verdonck

## Quelle est l'origine de ce projet ?

**Fumiyo Ikeda :** Il y a cinq ans, Anne Teresa de Keersmaecker m'a demandé si je ne voulais pas créer une pièce à part, en dehors de ses propres chorégraphies que j'interprète depuis longtemps. Je ne savais pas vraiment comment m'y prendre. L'équipe de la compagnie Rosas m'a alors conseillée de choisir d'abord les personnes avec lesquelles j'avais envie de travailler plutôt qu'un sujet ou une musique. J'ai donc réfléchi dans ce sens et demandé à Benjamin Verdonck qui est acteur et performeur, et que je connais depuis quinze ans. Nous nous sommes rencontrés sur un projet de film alors qu'il était encore au Conservatoire. Par ailleurs, j'avais depuis longtemps envie de travailler avec le chorégraphe Alain Platel, mais avec une équipe plus restreinte que dans ses propres pièces qui réunissent beaucoup de monde. Nous n'avions jamais eu d'occasion de ce genre jusqu'à aujourd'hui. L'une de nos plus grandes difficultés a été de trouver des dates. Il nous a fallu beaucoup de temps pour caler nos emplois du temps respectifs et trouver des temps de répétition communs ! Nous nous sommes d'abord retrouvés régulièrement, simplement pour discuter autour d'éléments divers. Alain nous faisait beaucoup parler de ce qui nous intéressait à ce moment-là, autour de l'actualité, des films, de la musique. Mais rien encore qui puisse présager de ce dont nous traitons dans la pièce. Tout était toujours très ouvert dans ces discussions. Nous ne savions rien encore lorsque Benjamin a proposé un titre : *Nine Finger*. Il avait alors déjà dessiné ce visage avec des larmes, qui est aujourd'hui l'affiche du spectacle. Le premier jour de répétition, il a amené le livre d'Uzodinma Iweala (écrivain né à Washington de parents nigériens), qui raconte la guerre à travers les yeux et les mots d'Agü, un enfant-soldat.

## Alain Platel, comment vous-êtes vous retrouvé dans ce projet ?

**Alain Platel :** Quand Fumiyo m'a demandé si je voulais participer à cette création, je voulais d'abord m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un solo, car ce qui m'intéresse dans le travail est la dimension collective, la notion de groupe. En même temps, je connaissais le travail de Benjamin, et cela me rendait très curieux de voir comment des caractères si différents, presque à l'opposé, pouvaient créer ensemble. Nous avons d'abord, à travers nos rencontres régulières, cherché à trouver un sol commun. Quand Benjamin a proposé de travailler sur ce livre de l'enfant-soldat, une autre question s'est posée à nous. A-t-on le droit en tant qu'Européen de prendre cette parole à notre compte, d'en faire une pièce ? Nous avons donc cherché comment raconter cette histoire. Et comme le sujet traite de l'insupportable, il fallait aussi être certain de pouvoir transmettre ce propos et cette langue au public. Le texte seul, dans sa violence, faisait très peur. Nous avons demandé à d'autres personnes de nous rejoindre dans ce processus et nous leur avons montré des étapes du travail. Leurs réactions nous ont encouragés dans cette voie.

Choisir un texte comme celui-ci, c'est aussi une forme d'engagement. Chacun est lié à ce qui se passe dans le monde. C'est pourquoi nous avons décidé d'intégrer cette histoire avec des éléments plus personnels, notamment autour du sentiment d'impuissance que l'on ressent lorsque l'on est confronté au témoignage de cette réalité. D'un point de vue simplement humain, individuel. Cela nous a permis d'introduire un espace entre notre regard extérieur sur cette réalité, et le sujet du livre. La présence de Fumiyo fait le lien entre les deux.

## Comment vous est venu le titre de cette pièce *Nine Finger* ?

**Benjamin Verdonck :** En fait, c'est une association. Au mot "finger", il manque volontairement un "s". C'est cette idée qui m'intéressait. Après nos discussions, il me semblait que ce titre reflétait la question qui occupait nos temps de rencontre : comment se positionner envers l'actualité, avec notre langage. *Nine Finger*, "neuf doigts" et ce quelque chose qui manque, me semblait être une image adaptée à ce projet à venir. Cette image, je l'ai représentée par un dessin, un visage et des larmes. Sans encore avoir une idée très précise de ce que nous allions faire, puisque nous n'avions pas encore commencé les répétitions. Mais il y avait pour moi cette direction qui s'esquissait à travers nos échanges. Même aujourd'hui, après la création, j'ai vraiment l'impression que cette pièce est en fait très fidèle à ce premier temps du processus de travail. Nous ne sommes pas partis du texte, nous avons commencé avant. Mais nous avons immédiatement été tous les trois d'accord sur l'idée de le mettre en scène. Cette décision a évidemment enclenché un autre type de travail et de questionnement. Comment traiter par l'esthétique un propos aussi cru et difficile, qui témoigne d'une histoire à laquelle nous sommes liés mais qui n'est pas la nôtre ? Nous vivons dans ce qu'on appelle un pays riche. Nous ne vivons pas en Afrique et en général l'idée que nous pouvons nous en faire passe par les images diffusées par les médias. Nous avons cherché comment nous pouvions nous situer, quelle place pouvait être la nôtre face à cette réalité.

**Fumiyo Ikeda :** En fait, en reprenant ce texte à notre compte, ce que nous essayons de dire, c'est que nous sommes tous concernés par la guerre et la violence. Cela n'arrive pas qu'aux autres. Nous ne pouvons pas faire comme si cela n'existait pas parce que cela se passe loin de chez nous.

**Vous avez chacun un parcours différent et cette pièce vous réunit pour la première fois tous les trois, comment avez-vous travaillé avec Alain Platel ?**

**Benjamin Verdonck :** Nous avons essayé de dire ce nœud qui nous prend au ventre quand nous nous tenons informés de ce qui se passe dans le monde. Très concrètement, Alain m'a demandé de jouer la réaction physique du texte, d'évoquer ce que j'en ressentais et non pas de jouer un enfant-soldat. De travailler plutôt sur ma propre relation, intime, au personnage de l'enfant-soldat. J'ai surtout étudié comment je réagissais à ce qu'il disait.

**Fumiyo Ikeda :** C'est surtout un travail sur la distorsion. De la manière dont c'est écrit. On a l'impression qu'il y a toujours un décalage entre les mots, le temps, les actions et les émotions. C'est un drôle de sentiment. C'est très physique. Le texte raconte assez, nous cherchons plutôt à tenir, à abstraire.

**Benjamin Verdonck :** La position d'Alain nous accompagne beaucoup, il cherche surtout à écouter les gens avec lesquels il collabore, à faire émerger ce qu'ils ont en eux. Je pense qu'il a vraiment travaillé à partir de nos envies et de nos façons d'être. Dès le premier jour des répétitions, il était très clair que j'allais intervenir à partir du texte, avec un micro, Fumiyo avec la danse. Mais nous nous sommes beaucoup interrogés sur la manière de traiter ce sujet. Nous avons cherché à préserver un mouvement même dans le jeu, entre être dedans et dehors, l'expression et la retenue. Cela nous semblait très important autour de ce sujet et aussi dans la relation au public car ce n'est pas une pièce faite pour plaire, le sujet est très dur, cru et direct. Il y a une sorte d'impossibilité à dire, à nommer avec un tel propos, que l'on essaie pourtant de donner à entendre, réfléchir, partager.

**Fumiyo Ikeda :** Nous avons sélectionné et intégré plusieurs séquences de texte. Ensuite, nous avons cherché comment mettre en relation le jeu et le mouvement, le théâtre et la danse, en évitant de simplement alterner, ou passer d'un langage à l'autre. Il nous fallait trouver des liens entre les deux sans être illustratif et en restant entre des éléments concrets et des figures abstraites. Il est clair que même pour Alain, la présence du texte apportait une structure que nos travaux respectifs ne nous apportent pas d'habitude. On a travaillé avec le moins de matériel possible. Les improvisations, les listes de mots-clés, le travail avec les objets nous ont surtout aidé à chercher des possibilités, des matériaux pour la pièce.

**Fumiyo Ikeda est danseuse et Benjamin Verdonck, acteur. De quelle façon avez-vous traité ces différences de langage ?**

**Alain Platel :** Ils ont surtout cherché ensemble comment trouver des liens. Ils voulaient aussi avoir des moments dansés à deux. Si Benjamin est un acteur très engagé physiquement, sa manière de bouger n'a évidemment rien à voir avec celle de Fumiyo, qui est très élaborée. Mais la confrontation entre les deux est très belle, touchante. Le matériel gestuel a été développé avec elle. De son côté, Benjamin a travaillé sur une manière de parler qui suggère plutôt qu'elle ne raconte. Elle est aussi liée à l'écriture. L'anglais utilisé par l'auteur est celui d'un enfant, un langage élémentaire avec beaucoup d'onomatopées. Les mots sont très liés aux sons. Ce qui nous a beaucoup intrigué. Par la suite, nous avons fait le choix des passages que nous voulions raconter, et qui sont devenus des scènes. En travaillant sur l'état de confusion donné par le texte, nous avons élargi la dimension de ce récit, qui est au singulier, en donnant à chaque scène une perspective plus générale. Le matériel gestuel et textuel a été redistribué entre eux deux et la parole a été traitée au même niveau que le corps. Les mots sont relayés par le mouvement ou les actions. À travers cette pièce nous ne cherchons évidemment pas à convertir ou culpabiliser le public. L'idée c'est toujours de partager un sentiment.

**Propos recueillis par Irène Filiberti en février 2007**